

LA MUSIQUE

Pour Alberic Magnard

On ne sait pour quelle raison, mais certaines époques sont plus ou moins favorables aux génies. Après la gloire certaine d'un Saint-Saëns — déjà sur le chemin de l'oubli — d'un Debussy, Albéric Magnard qui, dans une retraite obstinée, travaillait silencieusement, fut enlevé à l'art français par suite d'un incident de guerre, déplorable en soi, mais fatal, étant donné l'esprit fier, la noblesse d'âme et la belle intransigeance d'un homme qui n'a pas voulu comprendre et pu supporter l'injustice de l'envahissement de son pays. On raconte que, lorsque le général von Kluck apprit que Magnard avait été brûlé dans sa maison après son héroïque résistance, il aurait dit à ses officiers: « C'est dommage, c'était un grand musicien. » En effet, « c'est grand dommage », d'abord pour son œuvre, pour la défense de son œuvre, car chaque jour apporte l'oubli sur des ouvrages qui furent soigneusement écrits, et noblement pensés.

De son vivant, Magnard était peu connu, parce qu'il ne faisait partie d'aucune chapelle et qu'il n'écrivait pas pour le grand public. « Parler de Magnard dans ma revue, disait un directeur fort connu, mais nos lecteurs l'ignorent, ils seraient étonnés, il n'est intéressant que par sa mort, et au milieu de tant de deuils, cet incident n'a aucune importance!... »

Rien, pourtant, n'est plus lumineux que l'œuvre puissante, sereine, austère et pourtant vivante de cet artiste qui travaillait avec une foi inébranlable pour la renaissance de la musique française. Magnard continuait Chausson et bien qu'il fut élève pour l'harmonie du triste Théodore Dubois, et pour la composition de Jules Massenet, il ne retint de ces deux maîtres que les rudiments essentiels. « En deux ans de classe, disait Théodore Dubois, je n'ai jamais entendu le son de sa voix ». Trop malin pour prendre part aux joutes musicales oratoires de ces deux professeurs, Magnard travaillait la grammaire. Il obtint tout de même un premier prix d'harmonie. Il se perfectionna avec Vincent d'Indy, fut un fidèle auditeur des grands concerts. Ses premières œuvres furent jouées chez Lamoureux ; la Société Nationale révéla, en 1891, deux morceaux de sa première symphonie, et en 1892 le Théâtre de la Monnaie joua *Yolande*. Ses œuvres s'imposèrent petit à petit, surtout dans l'esprit des véritables musiciens ; sa *Bérénice*, jouée à l'Opéra-Comique avant la guerre, n'eut qu'un succès d'estime.

Il ne suffit pas, malheureusement, d'avoir monté *Guerçœur* à l'Opéra, il s'agit de défendre cette œuvre magnifique et de l'imposer au public routinier qui ne veut sortir des chemins battus d'*Aïda* ou d'*Hérodiade*. Il faudrait que chaque semaine cette musique vivante, puissante, purement française, soit jouée dans le cadre qui lui convient. *Guerçœur* est le drame lyrique qui, avec *Pelléas et Pénélope*, forme une splen-

CEL



de mode des femmes rôties serait-elle près de finir? Ici nous revient d'Amérique qu'une star des plus illustres (c'est une gloire de quinzaine, bien entendu, mais au cinéma, qu'exiger de plus?) attribue son teint de fleur aux précautions qu'elle prend contre le soleil, lors de ses stations sur la plage d'Hollywood. Ces précautions consistent en une ombrelle de cellophane. La cellophane, vous le savez, est un produit analogue au papier cristal, mais en plus gluant, et qui jouit de la propriété singulière de filtrer, si je puis dire, les rayons du soleil. Ils nous parviennent à travers ce translucide obstacle, mais privés de tout ce qu'ils ont de nocif pour la peau. On peut prendre là-dessous son bain de soleil sans risquer de fièvre, ni d'exco-riation. C'est merveilleux. Et je m'étonne que toutes les blondes qu'on voit souffrir entre Marseille et Bordighera ne se soient pas toutes armées de cette ombrelle. Mais voilà, les blondes sont timides et influençables. Depuis longtemps (depuis 1920) elles vivent dans la terreur des Brunnes, qui se sont emparées des affaires de la Féminité, et qui les mènent tambour battant, je vous prie de le croire. Les Brunnes sont féroces, les Brunnes sont implacables. Elles ont décidé d'avoir la peau des Blondes. Et elles l'ont eue, littéralement.

Elles s'y sont prises d'une façon bien simple :

Elles ont décrété (et fait sanctionner le décret par des journalistes à leur

dide et incomparable trilogie. *Guerçœur* atteint la puissance de la grandeur wagnérienne, et nul ne peut écouter les frémissements du deuxième acte sans une vive émotion.

Au matin de sa mort, Albéric Magnard venait d'achever *Douze Poèmes*, d'après André de Chénier et Marceline Desbordes-Valmore. Les flammes détruisirent cet ultime travail. Les manuscrits de la partition d'orchestre du premier et du troisième acte de *Guerçœur* disparurent. De pieuses mains ont recueilli les restes, feuillets lacérés, ossements calcinés! De pieuses mains doivent empêcher de périr une œuvre si magnifiquement française.

PIERRE BLOIS.